

MAX A. EDELMANN

L'éléphant allemand



TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR CATHERINE LIVET

ROMAN

Max A. Edelmann

L'éléphant allemand

Chronique d'une chute

© Max A. Edelmann, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0008-2



Cet ouvrage a reçu le Label Création humaine, qui garantit qu'il a été entièrement conçu et écrit par son auteur sans usage de l'Intelligence Artificielle.

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Montre ta blessure,
car il faut révéler la maladie
que l'on veut guérir.*

Joseph Beuys, 1980

Graphisme, mise en page : Laura Newman

Coaching littéraire : Sebastian Schoepp

*Titre original : Der unsichtbare Elefant – Chronik eines Falls,
Hamburg, 2024*

Traduit de l'allemand par Catherine Livet

*Cette œuvre, y compris toutes ses parties,
est protégée par le droit d'auteur.*

*L'auteur est seul responsable de son contenu.
Toute utilisation sans son autorisation est interdite.*

PROLOGUE

Fasciné, Thomas Siebenmorgen fixe l'écran. Les lettres ont repris leur danse. Une ronde macabre. Il entend des voix. Des voix qui invitent. Des voix qui crient. Des voix qui semblent venir des profondeurs ancestrales du passé.

L'avocat se lève, éteint la lumière et se rend dans la galerie ovale. Il contemple le garde-corps en verre qui le sépare de ce gouffre dans lequel il a si souvent plongé son regard. Les voix sont devenues plus fortes. Il ne comprend pas ce qu'elles disent. Il ne ressent plus rien. Plus de temps. Plus d'espace. Seul subsiste le désir de ne plus entendre ces voix. Il enjambe le garde-corps.

Son regard se perd dans l'abîme. Il sent à peine le léger courant d'air qui remonte et l'effleure. Un grondement sourd s'élève. Suivi de trompettes. Le temps d'un instant, il lui semble que la Terre s'est arrêtée, et lui avec. Puis il saisit qu'il ne s'est pas arrêté, mais que la Terre et lui-même sont en train de filer à une vitesse vertigineuse à travers l'univers, auquel il est prêt à rendre son âme. Il ferme les yeux, prend une grande inspiration et bloque l'air dans ses poumons.

On dirait que cette soirée d'hiver sera calme, une fois de plus, se dit l'agent de sécurité. Rien ne s'est jamais passé durant ses cinq années de service à la Düsseldorf Security, sauf peut-être une fausse alarme incendie qui s'est déclenchée deux ans auparavant au septième étage de la tour de bureaux, dans le hall d'entrée de laquelle il est assis.

Tandis qu'il charge un niveau supplémentaire de War Game sur son smartphone, son regard se perd dans les hauteurs de l'atrium. Ce qu'il aperçoit là-haut, à environ cinquante mètres de lui, suffit à le figer.

Avant même de pouvoir rassembler ses pensées, il se jette sur le côté. Lorsque le corps de l'homme s'écrase, à peine quelques secondes plus tard, à deux bras de lui, sur l'installation d'un artiste japonais, c'en est fait du calme de la nuit.

Une heure plus tard, un téléphone sonne à Tokyo. Le Hiroshima Museum of

Modern Art informe Haruki Yamatoshi que son œuvre *Birth of an Artist*, exposée à Düsseldorf à titre de prêt, est irrémédiablement détruite.

L'artiste considère ce montage en trois parties comme son œuvre la plus importante jusqu'alors. Elle était composée d'une épave d'avion, d'une installation vidéo et d'une pièce faisant la jonction entre ces deux éléments. L'épave modelée en graisse et en feutre était celle d'un bombardier de type Junkers 87. L'installation se composait d'un vieux téléviseur qui diffusait en boucle un film du dernier discours de l'artiste de Basse-Rhénanie Joseph Beuys. Haruki Yamatoshi avait relié ces deux éléments par une mitrailleuse. C'était le même type d'arme que celle que Joseph Beuys avait utilisée alors qu'il était mitrailleur de bord, jusqu'au crash de son Stuka en mars 1944 en Crimée.

Haruki Yamatoshi est inconsolable. Que son œuvre soit assurée à hauteur de trois millions de dollars n'y change rien.

1^e partie
Causa

María soupira. Elle avait prévu de finir son mémoire, mais, faute de concentration, elle leva les yeux de son écran. De sa place, elle voyait une bonne moitié des bureaux loués par le cabinet d'avocats dans lequel elle travaillait depuis quinze ans, qui s'étendaient sur les cinq étages supérieurs de cet immeuble de Düsseldorf.

Çà et là, quelques lumières étaient encore allumées. Seul l'étage de maître Jens Peters était plongé dans le noir. Le départ de cet associé senior, spécialiste du droit des sociétés, remontait à quelques jours à peine. Il avait emmené avec lui presque toute son équipe pour ouvrir sa propre boutique, un cabinet spécialisé dans l'informatique et la technologie, qui plus est dans la Königsallee. D'un seul coup. Sans prévenir. Bon débarras, avait pensé María. Dans les coulisses, la bataille autour des mandats avait aussitôt commencé ; la semaine suivante, le comité de direction devait décider si l'on engagerait une procédure judiciaire contre Peters. Un « divorce à l'italienne » : voilà comment l'associé principal et co-fondateur du cabinet, maître Mueller-Reichenberg, du bureau de Munich, avait commenté l'affaire d'un ton désinvolte.

María réprima un bâillement. Elle tressa ses cheveux noirs, coupés aux épaules, puis força son regard à revenir sur l'écran. Le mémoire n'avait pas encore la forme qu'elle souhaitait lui donner. Elle aimait son métier, malgré les longues heures de travail qu'il impliquait. Un travail minutieux, réfléchi et efficace. Il s'agissait d'anticiper. D'évaluer les intérêts contradictoires, de trouver des compromis acceptables. D'offrir au client un sentiment de sécurité. Ça lui plaisait.

Son regard glissa sur le classement des meilleurs avocats internationaux, publié la veille. Elle parcourut quelques commentaires faits à son sujet :

A passionate lawyer, with the right feeling for detail. And always with a smile.

Among the top 10 lawyers for commercial arbitration and

dispute resolution worldwide.

Avec Madame Polonio Consejo, on se sait entre de bonnes mains. Elle est toujours souveraine et impliquée.

Elle savait bien qu'il ne fallait pas prendre trop au sérieux ces évaluations circulant sur les sites Internet spécialisés, où les affaires prenaient l'allure d'un concours de beauté exempt de règles claires. Qui évaluait qui et selon quels critères ? Malgré tout, elle se sentait flattée par ces retours valorisants qu'elle recevait de temps en temps.

Cela dit, elle n'était pas sans savoir que ce genre d'éloges servait d'appât à bien trop de jeunes juristes et les attirait vers les grands cabinets internationaux. Le vernis de glamour, les bouchons de champagne qui sautent à la moindre négociation réussie faisaient affluer les nouveaux diplômés comme des moutons. Mais María savait qu'on ne pouvait apprécier tout cela que si l'on était satisfait de son propre travail. Pour elle, l'essentiel n'était pas de savoir ce que les autres pensaient d'elle, mais d'être à la hauteur de ses propres exigences.

Ses pensées s'égarèrent. Il était grand temps de rentrer chez elle. Elle éteignit son ordinateur. Les lumières du couloir ovale qui faisait le tour de la cour intérieure du bâtiment se reflétaient sur l'écran. Elle se leva et attrapa son sombre manteau d'hiver accroché au porte-manteau. Elle en sortit l'écharpe de soie bordeaux qu'elle avait fourrée dans la manche, la passa autour du cou et se glissa dans le vêtement bien chaud. Dehors, les températures avoisinaient le point de congélation, et il faisait également très froid dans le parking souterrain où elle avait garé sa voiture. Elle ouvrit la porte vitrée du bureau et sortit dans le couloir. Le chauffage du bâtiment avait déjà basculé en mode nuit. Elle frissonna.

C'est au moment où María voulut se diriger vers l'ascenseur qu'elle remarqua la présence de l'homme. Il se tenait de l'autre côté de l'atrium. Elle crut d'abord que sa perception lui jouait des tours. À cette heure tardive où seul l'éclairage de secours du bâtiment était activé, on ne savait jamais, dans cette tour de bureaux vitrée, si c'était la réalité que l'on percevait, ou seulement son reflet. Des ombres diffuses se mêlaient aux quelques lumières de la ville nocturne qui se réfléchissaient sur le bâtiment.

María plissa les yeux, tentant de comprendre ce qui se déroulait sous ses yeux. L'homme avait visiblement franchi le garde-corps en plexiglas d'environ un